

JOURNAL ASIATIQUE

ou

87760

RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

RÉDIGÉ

PAR MM. BAZIN, BIANCHI, BOTTA, CAUSSIN DE PERCEVAL, CHERBONNEAU, D'ECKSTEIN
C. DEFRÉMERY, L. DUBEUX, DULAURIER, FRESNEL
GARCIN DE TASSY, GRANGERET DE LAGRANGE, DE HAMMER-PURGSTALL
STAN. JULIEN, MIRZA A. KASEM-BEG, J. MOHL, S. MUNK
REINAUD, L. AM. SÉDILLOT, DE SLANE, ET AUTRES SAVANTS FRANÇAIS
ET ÉTRANGERS

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

QUATRIÈME SÉRIE

TOME XX



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU GOUVERNEMENT

A L'IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC LII

Journal Asiatique

p57-60

VOYAGE DU SCHEIKH ET-TIDJÂNI

DANS LA RÉGENCE DE TUNIS,

PENDANT LES ANNÉES 706, 707 ET 708 DÉ L'HÉGIRE (1306-1309);

TRADUIT DE L'ARABE

PAR M. ALPHONSE ROUSSEAU.

L'auteur du manuscrit arabe dont nous offrons ici la traduction, le scheikh Et-Tidjani, écrivait au commencement du VIII^e siècle de l'hégire. Son ouvrage, à la fois géographique et historique, est particulier au royaume des Béni H'afs, dont l'autorité s'étendait depuis Tripoli jusqu'à Bougie.

Ez-Zerk'eschi, chroniqueur tunisien de la dynastie des Béni H'afs, et dont nous avons publié un extrait dans le Journal asiatique du mois de mai 1849, nous apprend que le sultan Abou Yeh'ia Zakaria el-Leh'iani, proclamé en redjeb 711, prit auprès de lui, en qualité de secrétaire, le savant jurisconsulte Abou Moh'amed 'Abdallah Moh'amed ben Ibrahim et-Tidjani. C'est sans nul doute le même que l'auteur du manuscrit que nous traduisons. Notre voyageur est également désigné sous les noms d'Abou Moh'amed 'Abdallah el Tidjani, dans la *Farésiade*, ouvrage d'El-Khalib ben Konfoud, dont M. Gherbonneau, professeur d'arabe à la chaire de Constantine, a publié plusieurs extraits intéressants dans le Journal asiatique. (Voir le numéro de janvier 1861, p. 64.)

L'ouvrage d'Et-Tidjani est la relation d'un voyage entrepris dans les États de Tunis, par Abou Yeh'ia Zakaria Ebn Ah'med el-Leh'iani, alors scheikh des Mouah'edin, sous le règne de l'émir Abou 'Abdallah Moh'amed el-H'afsi el-Motlancer billah. — Ainsi que nous venons de le dire, ce même Abou Yeh'ia Zakaria fut proclamé sultan un peu plus tard, au mois de redjeb 711. L'historien Ebn Khaldoun le dit formellement.— Èt-Tidjani fit partie de ce voyage comme attaché à la personne du prince. Son érudition et ses vastes connaissances lui permirent de mettre à profit cette circonstance, pour rapporter dans son intéressante *Rah'la* ^{رحلة}¹ tous les faits historiques, géographiques, archéologiques, ethnographiques, etc. se rattachant aux villes,

¹ Sur ce genre d'ouvrages, voyez l'introduction à la *Géographie d'Aboulféda*, par M. Re naud, p.CXXII et suiv.

villages et contrées par où l'expédition passait.

Ces renseignements donnés par notre auteur sur l'état du pays de Tunis au xiii^e siècle, sont d'autant plus intéressants, qu'ils ne se trouvent consignés, en général, dans aucun autre historien arabe. Le scheikh Et-Tidjani a dû, pour se les procurer, puiser à des sources inconnues aujourd'hui, et les extraire d'historiens arabes, dont les ouvrages sont perdus.

Nous croyons que toute confiance peut être accordée à notre auteur. En effet, la haute position qu'il occupait, son érudition démontrée par l'élégance de son style et par les questions ardues dont il s'occupe, permettent de penser qu'il n'a rien avancé qu'avec parfaite connaissance de cause.

Nous avons cru que dans un travail de la nature de celui-ci la première condition que doit s'imposer le traducteur est une exactitude scrupuleuse. Nous avons donc préféré souvent sacrifier l'élégance de la phrase française, pour serrer de plus près le texte arabe. Nous avons traduit le plus correct des trois manuscrits que nous possédons de cet ouvrage, et comme l'ouvrage manquait à la Bibliothèque nationale, nous lui en avons offert un.

Nous espérons que les lecteurs de cet écrit voudront bien nous accorder leur indulgence. Le désir d'être utile nous l'a fait seul entreprendre, et c'est dans le but d'ajouter à cette utilité que nous n'avons épargné aucune recherche pour éclaircir notre texte au moyen de notes puisées à des sources différentes.

Alphonse ROUSSEAU

AU NOM DE DIEU CLEMENT ET MISERICORDIEUX. PUISSE-T-IL
ÊTRE PROPICE À NOTRE SEIGNEUR ET MAÎTRE MOH'AMED ET
À SA FAMILLE !

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Après avoir loué Dieu, qui a donné à l'homme la faculté de pouvoir apprécier l'excellence de ses bienfaits et qui l'a couvert de son ombre immense, celui qui, par ses décrets préexistants, conduit ses créatures, dans le voyage de la vie, vers un but arrêté d'avance par lui; après l'avoir ainsi loué, nous exprimons ce vœu : puisse le Très-Haut être, propice à notre seigneur Mohamed ! de la fuite duquel il s'est servi pour élever la religion musulmane audessus des autres croyances, et qui, dans cette mémorable circonstance, l'a protégé par l'effet de ses bénédictions divines. De combien ces bénédictions ne vinrent-elles pas rehausser l'éclat de la foi et avilir l'infidélité ! Puisse l'Être suprême être également propice à la famille de Mohamed, ainsi qu'à tous ses compagnons, qui, abandonnant pays et fortune, le suivirent dans sa fuite! Ils obtinrent, par leurs brillantes qualités, une si glorieuse renommée, que les louanges, les plus étendues ne sauraient en rehausser la moindre partie.

Cet ouvrage embrasse la nomenclature des villes que j'ai visitées dans le cours de ce voyage, ainsi que leur description, le récit de ce que l'on y voit de remarquable, l'indication des routes qui y conduisent et les distances qui les séparent. Il contient des détails historiques sur les conquérants qui se sont emparés de ces villes ou qui les ont fondées, la biographie des personnages importants qui y ont vécu, enfin l'indication des ruines et des vestiges d'anciens monuments que l'on est toujours avec empressement désireux de visiter.

Ce travail est en outre revêtu des riches parures de la poésie et de la prose rimée, parures propres à orner le discours, et qui sont des extraits de lettres écrites ou reçues par moi durant le cours de ce voyage.

Dieu veuille que le but d'utilité que je me suis proposé dans cet ouvrage soit heureusement atteint!

Nous quittâmes El-Djem le mercredi. A partir de ce moment, nous laissâmes les terres de H'akim et de Theroud pour entrer sur celles de H'ocen **حصن**. Depuis le moment où nous nous éloignâmes d'El Djem, nous marchâmes au milieu de vastes et anciennes plantations d'oliviers, connues sous le nom de *Zeitoun es-Sah'el* «oliviers de la côte». Les Arabes (lors de l'invasion en Ifrik'ia sous le prince zirite El Mo'ez), avaient dévasté ces arbres et avaient altéré la symétrie de leur plantation. Les plus considérables revenus de l'Ifrik'ia provenaient de ces oliviers. On rapporte que 'Abdallah ben Abi Serh' fut émerveillé, lorsqu'il pénétra en Ifrik'ia, des richesses en or et en argent qu'il y trouva. Ces richesses étaient si considérables, que chaque soldat put en avoir les mains pleines. Ayant demandé aux populations quelle était la source d'une si grande fortune publique, l'un des gens du pays se baissa, et ayant ramassé à terre quelques olives, il les présenta à 'Abdallah, en lui disant : «Voilà l'origine de ces immenses richesses.»

Er-Reschati, dans son livre intitulé *Iktibass el Enouar* **الرشاحي في كتابه المسمى بكتيباس الانوار**, dit que ce pays a été appelé *Es-Sah'el* **الساحل**, non pas dans le sens de côte ou plage de mer, mais à cause de la teinte sombre produite par la prodigieuse quantité d'oliviers, d'arbres fruitiers et de vignes de la contrée.

Il ajoute que ce pays est couvert de villages rapprochés les uns des autres ¹.

Nous nous arrê tâmes au milieu de ce bois qui se continue jusqu'à la station appelée *Om el-Assabe'*

ام الاصابع, au pied d'un château qui, dans les temps anciens, était de la plus grande élévation; ses fondations sont fortes et solides, et à ses angles

s'élèvent des tourelles fortifiées. Une d'elles ayant été renversée de sa base par la succession des temps, fut relevée par les habitants de ce lieu; mais cette dernière construction est loin de pouvoir être comparée à la solidité de celle qui a été détruite. C'est à cause de ces ouvrages fortifiés, de forme arrondie, que l'on a nommé cet édifice *Om el-Assabé* «la mère des doigts», parce que ce qui en reste encore debout ressemble aux doigts de la main élevés en l'air.

1 (p.125) Ebn Schebath rapporte qu'il avait entendu dire que le nombre des villes et places fortes, qui étaient au pouvoir des chrétiens en Ifrik'ia s'élevait à cent mille, et que lorsque le chef grec était dans la nécessité de faire la guerre à un ennemi commun, il lui suffisait de prélever, sur chacune de ces villes ou places fortes, un droit d'un dinar d'or et le contingent d'un seul cavalier, pour avoir aussitôt à sa disposition une puissante armée et de considérables ressources financières. Je supprime ici la traduction de douze lignes du texte du manuscrit A; il y est fait mention de personnes originaires de ce lieu ou qui en ont pris la dénomination.

Les gens (de la suite de notre colonne) ramassèrent dans ces plantations une provision de bois pour l'étape du lendemain, attendu qu'elle ne devait pas offrir l'occasion d'en trouver.

Nous partîmes de ce lieu, et nous cheminâmes jusqu'à la fin de la nuit. Au matin, nous passâmes par un petit village, où se voient plusieurs châteaux épars. On le nomme *Berschana* **برشانه**. Nous avions devant nous, au loin et au bord de la mer, la citadelle connue sous le nom de *K'assr Ziad* **قصر زياد**. C'est un château fort, dont les habitants sont renommés pour l'intrépidité de leur courage. *El-Lebidi* **البيدي**, dans sa biographie du scheikh Abou Ish'ak' el-Djebeniani, dit que K'assr Ziad était appelé (autrefois) la *maison de Malek* (le légiste et chef de la secte orthodoxe de ce nom), à cause du grand nombre de savants jurisconsultes (suivant la doctrine de Malek) qui s'y trouvaient réunis à cette époque.

Après avoir dépassé ce château, nous eûmes, dans la direction qui nous faisait face, à une distance éloignée, l'île de K'erk'ena'

جزيرة فرنة, qui ne pouvait cependant être vue du lieu où nous trouvions. Cette île se trouve entre le point où nous étions et la ville de Sfak's **صفاقس**, précisément au milieu. K'erk'ena est une île bien peuplée, fort renommée dans les temps anciens, et aujourd'hui au pouvoir des chrétiens, qui y commandent et gouvernent en maîtres.

L'île n'a ni villes, ni villages entourés de murailles, ni habitations construites. Les habitants logent dans des huttes, et chacun d'eux fait sur son terrain ce qu'il veut, et en dispose à son gré. Des rochers, qui servent de défense naturelle aux habitants, s'élèvent dans la partie ouest de l'île. Sa longueur est de seize milles sur trois de large ¹.

Nous arrivâmes à Sfak's ² vers midi. Sfak's est une ville de premier ordre, entourée de deux remparts (distincts), au milieu desquels un cavalier peut passer. La mer vient baigner ses murs, jusqu'où s'étendait autrefois un bois

1 (p.127) Les îles de Kerkeni, les anciennes Cercines, appartiennent à la régence actuelle de Tunis. Elles sont à huit lieues environ à l'est de Sfak's, d'où elles sont aperçues lorsque le temps est clair et l'horizon très-pur. Elles sont au nombre de deux et la plus grande peut avoir huit lieues de tour. Elles sont peu élevées au-dessus de la mer, produisent de l'huile d'olive et des céréales, et offrent aux habitants une abondante pêche de poulpes et d'éponges. C'est dans cette population que se recrute la majeure partie des hommes de la marine du bey de Tunis. Les îles de Kerkeni, qui relèvent de l'autorité militaire de Sfak's, servent de lieu de déportation pour les femmes de mauvaise vie, musulmanes ou juive's, sujettes tunisiennes. A l'époque dont parle notre voyageur, ces îles étaient au pouvoir des Siciliens, qui s'en étaient emparés eu l'année 1284, ainsi que del'île de Gerba. (Voir page 63, note 1.)

2 Ville de la côte E. de Tunis, à quinze lieues E. de Mahdia, et par 35 degrés de latitude N. 8 degrés 9 minutes de longitude E. environ. Sa population peut être évaluée de huit à dix-mille âmes. Son commerce d'exportation, assez actif, consiste en huiles, laines, dattes, cires, éponges et sparteries. Elle est la résidence d'un cayed, qui y exerce l'autorité administrative, et d'un colonel pour l'autorité militaire. Sa garnison est de huit cents hommes environ. La ville est entourée de remparts; elle a quatre portes dont trois donnent, du faubourg qui longe la plage, sur la campagne. La ville proprement dite n'a qu'une porte appelée *Bab Djebeli*, donnant sur la campagne également, et une qui s'ouvre dans le faubourg. Ses fortifications sont en assez bon état et son mouillage très-sûr; il est abrité des vents par les îles de Kerkeni. D'après Mannert, Sfak's paraîtrait occuper l'emplacement de l'ancienne *Taphrura* de Ptolémée et de la Table de Peutinger.

d'oliviers ; mais les Arabes (qui envahirent l'Afrique sous le prince zirite El-Mo'ez) le dévastèrent entièrement, et il ne reste plus aujourd'hui un seul arbre debout hors de la ville ¹. Les fruits que l'on mange à Sfak's viennent de Gabès. Les eaux de ses puits ne sont pas bonnes, et les habitants ne boivent que l'eau pluviale dont ils s'approvisionnent. On y pêche un grand nombre d'espèces de poissons. On trouve dans ses mers la *laine marine*, dont on fabrique de fins tissus destinés à être portés par les princes, et l'on assure qu'on y pêche parfois des huîtres renfermant des perles. Son port est bon ; car la mer y est (constamment) calme, et chaque jour la marée s'y fait sentir, et le flux et reflux s'y observent.

1 (p.128) Il ne reste debout, près de la porte dite Bab Djebelij qu'un seul olivier, et les habitants disent qu'il a près de mille ans d'âge.

A la marée basse, les navires touchent le fond, et, lorsqu'elle remonte, ils flottent ². On voit à Sfak's une belle mosquée qui, selon El Lobeïdi, dans sa Biographie du cheikh Abou Ish'ak' el-Djebeniani, fut

2 Suppression de quinze lignes du texte du manuscrit A. Détails insignifiants sur le flux et reflux en général.

construite par'Ali ben Salem, aïeul du scheikh Abou Ish'ak'. Sah'noun ³ l'avait nommé cadî de Sfak's ; il était frère de lait de Moh'amed, fils de Sah'noun. Le même chroniqueur ajoute que c'est également lui qui bâtit en terre battue le rempart de Sfak's et le Mah'ress ¹, connu autrefois sous le nom de *Mah'ress el-Djedid*. Il a été constaté que Sfak's avait été autrefois appelé du nom de *La'net*

3 Célèbre jurisconsulte de l'Ifrik'ia. Ses noms sont, d'après le *Kitab el-Tabakat*, Sah'noun, ben Sa'id, ben H'abib, ben 'Abd es-Selam ben 'Abd el-Kadous et-Tanoukhi, d'origine syrienne. Il fut élevé à la charge importante de k'adi en l'année 234, à l'âge de soixante et quatorze ans. Il mourut en redjeb 240. Né en l'année 160, ce ne fut qu'en 191 qu'il passa en Ifrik'ia.

Allah **لعنة الله** «malédiction de Dieu». On

1 (p.129) **محرس** signifie *lieu de garde, caravansérail*, etc. Il doit être pris ici dans le sens de **ربط**.

rapporte à ce sujet que certains princes, s'adressant à diverses personnes, leur dirent : «Allez à La'net Allah», et qu'elles se rendirent aussitôt à Sfak's.

Autrefois les *oualis* ou gouverneurs de Sfak's étaient nommés par les princes (de la dynastie des) Sanhadjas. Cet ordre de choses dura jusqu'à ce que El-Mo'ez ben Badis y nommât Mançour el-Berr'outhi **البرغوثي**. Mançour, qui était un homme de courage et d'action, conçut la pensée de s'y révolter (contre son maître). Il réunit à cet effet autour de lui de nombreux partisans arabes; mais il fut prévenu par son cousin H'amou ebn Melil, qui le fit périr par trahison, dans un bain, en l'année 451. Aussitôt après la mort de Mançour, les Arabes, ses partisans, accoururent à Sfak's, et y assiégèrent H'amou. Celui-ci leur envoya demander si, en venant

l'attaquer, ils voulaient venger la mort de son cousin, ou bien si leur but était de s'emparer de ses richesses. «Nous n'avons point à intervenir, répondirent-ils, dans la question du prix du sang; nous ne réclamons que l'argent». Aussitôt H'amou s'obligea à leur payer une somme dont ils furent satisfaits, et dès qu'il eut rempli cette obligation, les assiégeants cessèrent leur attaque et quittèrent Sfak's.

(Plus tard), H'amou se révolta lui-même dans Sfak's, et manifesta publiquement sa rébellion contre les Béni Menad ¹. En 454, à la mort d'El-Mo'ez ben Badis, auquel succéda son fils Temim, H'amou résolut d'achever sa révolte en se rendant maître de quelques autres places fortes. A cet effet, réunissant de nombreux auxiliaires pris dans les tribus des 'Adi, des Latih' et autres, il se porta, avec ces forces réunies à ses troupes, sur plusieurs petites villes (voisines) dont il s'empara; puis il se mit en route vers Mahdia, dont il voulait faire le siège. Mais Temim accourut à sa rencontre, et H'amou et les siens furent défaits et obligés de rentrer à Sfak's. H'amou demeura dans l'inaction à Sfak's jusqu'à ce que Temim envoyât contre lui son fils Yeh'ia, avec mission de l'assiéger dans sa retraite. Le siège ne dura que quelques jours, après lesquels Yeh'ia le leva et se retira.

On rapporte à ce sujet que Yeh'ia, voulant conserver à H'amou son pouvoir, n'avait point dirigé avec énergie et courage les opérations du siège. H'amou s'écriait : «Quelle chose surprenante! hier, c'est moi qui épargnais les jours de Yeh'ia (et c'est lui qui aujourd'hui me ménage)». Voici les détails de cet épisode rapporté par Aboul-Celte et autres chroniqueurs. On raconte qu'un certain Turc vint du Levant auprès de Temim, accompagné d'un grand nombre de ses amis. Temim l'accueillit avec distinction, et lui assigna des rations de vivres; mais ce traitement ne satisfit point ce Turc, auquel on rapporta divers propos qui le mécontentèrent contre Temim. Ce Turc était perfide et plein d'astuce. Un jour, étant allé à la chasse accompagné de ses gens, avec Yeh'ia, fils de Temim, il l'attaqua inopinément, ainsi que sa suite, et s'en étant emparé, il s'enfuit avec ses prisonniers. Un homme qui assistait à cette trahison put s'échapper, et accourut en informer Temim, qui, saisi de colère, envoya aussitôt de

1 (p.130) Ce nom est donné parfois à la dynastie des Zirites ou Sanhadjile» en Ifrik'ia, parce que le fondateur de cette dynastie fut un certain Balkin Youssef ben Ziri ben Menad es-Senhadji. Béni Ziri, Sanhadjias et béni Menad sont donc trois appellations d'une même dynastie, qui régna de 361 à 555 de l'hégire environ. On compte huit princes de cette dynastie.

nombreux cavaliers à la poursuite de ces traîtres; mais ceux-ci ne purent être atteints, et parvinrent à gagner Sfak's, où ils furent accueillis avec bienveillance par H'amou ebn Melil. Celui-ci fit renfermer et cacher chez lui Yeh'ia ; mais, peu après, craignant que les gens de Sfak's ne se révoltassent en faveur de son prisonnier, il se détermina à lui faire quitter la ville. A cet effet il écrivit à Temim une lettre, dans laquelle il lui proposait de lui rendre son fils en échange de l'envoi qu'on lui ferait de tout ce qui appartenait aux Turcs fuyards, ainsi qu'à leurs familles. Ce prince ayant consenti et envoyé tout ce qu'avait demandé H'amou, son fils lui fut restitué en échange. Mais dès que Yeh'ia, rendu à la liberté, fut retourné auprès de son père, celui-ci le chargea d'aller immédiatement faire le siège de Sfak's, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Yeh'ia obéit; mais peu après leva le siège de la place, n'ayant pu s'en rendre maître. (Plus tard, en l'année 493), Temim se porta de sa personne à Sfak's et en fit la conquête. H'amou dut abandonner la ville et se mettre sous la protection de Meken ben Kamel er-Riah'i **كامل بن يحيى مكن بن** à Gabès ¹.

1 (p.132) Suppression d'une page et neuf lignes du texte du manuscrit A. Détails insignifiants.

A partir de l'époque où Temim se rendit maître de Sfak's, les oualis, gouverneurs de cette ville, furent nommés par ce prince, et il en fut ainsi jusqu'à sa mort, qui arriva en l'année 501. Son fils Yehia ², lui ayant succédé, nomma au gouvernement de Sfak's son propre fils Aboul-Fetouh'; mais la population se révolta contre son nouveau chef, pilla son palais et voulut même le massacrer. Yeh'ia, plein de colère contre les habitants de Sfak's, les punit d'une manière terrible, dispersa leurs forces, et ne cessa de les accabler de maux et d'en remplir les prisons de l'Etat, que lorsque sa vengeance fut satisfaite. Alors (seulement) il leur accorda son pardon ³.

2 Sixième prince de la dynastie zirite ou sanhadjite; il était âgé de quarante-trois ans lorsqu'il succéda à son père. Il s'empara sur les chrétiens de la place de K'libia, ville maritime de la province tunisienne, devant laquelle tous les efforts de son père avaient échoué. Après un règne assez paisible de huit ans et demi, Yeh'ia mourut à l'âge de cinquante-deux ans, le 1^{er} dzilk'ada 509, laissant trente fils et vingt-six filles.

3 Suppression de dix-neuf lignes du manuscrit A. Vers d'Aboul-Celte sur le châtement infligé par Yeh'ia aux habitants de Sfak's.

1 (p.133) Septième prince de sa dynastie. Prévoyant les prochaines agressions du roi de Sicile contre ses états, 'Ali rechercha l'alliance de l'émir Youssef ben Tascheffn, qui régnait au Maroc. Mais les hostilités des Siciliens n'éclatèrent que plus tard, sous le règne de son fils El-H'assan. 'Ali mourut en 515.

Yeh'ia, après ces événements, nomma à ce gouvernement son autre fils 'Ali, qu'il avait désigné d'avance pour lui succéder. Lorsque Yeh'ia mourut, en l'année 609, 'Ali se trouvait à Sfak's. Aussitôt qu'il apprit cette nouvelle, il prit les

rênes du pouvoir ¹, et continua de nommer au gouvernement de Sfak's des gens qui lui étaient dévoués. Il en fut ainsi jusqu'à sa mort. Son fils H'assan

lui succéda ². A cette époque, une mésintelligence ayant éclaté entre ce prince et

Roger **رجار** (roi de Sicile), celui-ci envoya une flotte pour assiéger la ville de Mahdi'a

³. Nous verrons plus loin par quels moyens il s'en rendit maître et comment El-H'assan dut l'abandonner.

Lorsque Roger, en 543, se fut rendu maître de Mahdia, et qu'il y eut établi un gouverneur à lui, il en expédia des vaisseaux contre Sfak's, qui dut ouvrir ses portes, et qu'il fit occuper par les chrétiens, qui l'avaient aidé à s'en emparer. Avant de quitter Sfak's, il choisit parmi les habitants deux otages qu'il prit avec lui; l'un d'eux était le scheikh el-beled, ou préfet de police, Aboul-H'assan el-Feriani. Le soin d'administrer le pays fut confié par Roger au fils de ce même scheikh, 'Omar ben el-H'assan. Celui-ci, homme courageux et d'un esprit sévère et réfléchi, reçut de son père, au moment de son départ, la recommandation suivante : «J'ai bien vieilli et je m'approche de la tombe. Je donne ma vie en faveur des musulmans; ainsi donc, si l'occasion s'en présente, soulève-toi contre les chrétiens, avec lesquels tu vas vivre; secoue leur joug et massacre les». Cette exhortation du père fut ponctuellement suivie par le fils en l'année 551. Il se révolta dans Sfak's contre les chrétiens de la place, et en fit un massacre affreux. A la nouvelle de cet événement, le roi de Sicile, Guillaume, fils de Roger **رجار غليل بن**, fit aussitôt jeter dans les fers le scheikh Aboul' H'assan, le fit détenir dans une prison, et envoya un messenger à son fils' Omar, pour le menacer de faire périr son père s'il ne rentrait pas dans l'obéissance. Ce messenger, à son retour,

2 Huitième et dernier prince de la dynastie des Zirites. Il succéda à son père en 515. Ce fut sous son règne qu'eurent lieu les succès des Siciliens en Afrique.

3 Le roi Roger porta pour la première fois ses armes en Afrique sous le règne d'El-H'assan. Une flotte, forte de trois cents navires, vint attaquer Mahdia et dut, bientôt après, s'éloigner de la côte par suite d'une violente tempête, laissant à terre un détachement de troupes qui avaient été débarquées pour commencer le siège de la place. (Notre voyageur parle plus loin de cette circonstance.) Ce détachement fut attaqué et enlevé par les Arabes, et la flotte rentra dans les ports de la Sicile. La paix, sollicitée par H'assan, accordée par Roger et jurée par tous les deux, ne devait pas tarder à être rompue par les Siciliens. Quelques années après, sans aucun motif, et bien que peu auparavant il eût secouru El-H'assan assiégé dans Mahdia par Yeh'ia ben El-'Aziz El-H'amadi prince de Bougie, Roger mit en mer une nouvelle flotte qui alla s'emparer de l'île de Gerba, où l'autorité du roi de Sicile fut acceptée et reconnue par les habitants, et où il mit garnison. En 1141, Roger prenant pour prétexte le non paiement d'une somme d'argent prêtée par lui au prince musulman, envoya des vaisseaux contre la place de Mahdia. Cette expédition eut pour résultat de faire reconnaître El-H'assan comme vassal et tributaire du roi de Sicile. En 1147, El-H'assan ayant attaqué H'akem Youssef, gouverneur de Gabès, vassal et tributaire de Roger, celui-ci envoya son amiral Georges avec une flotte considérable contre Mahdia. El-H'assan n'attendit pas l'ennemi, s'enfuit à Tunis et abandonna la place, dont s'emparèrent les Siciliens. La prise de Mahdia précéda et amena naturellement l'occupation de Soussa, Sfak's, Zouila, etc. etc. par les troupes siciliennes. Treize ans après environ, sous le règne de Guillaume, fils et successeur de Roger, les Siciliens perdirent toutes leurs conquêtes en Barbarie. (Extrait des *Mémoires historiques et géographiques* de M. E. Pellissier, t. VI de l'ouvrage de la Commission scientifique de l'Algérie, pag. 179 à 186).

raconta ce qui suit : «Je ne pus descendre à terre (le jour même de mon arrivée à Sfak's). Le lendemain j'entendis un grand bruit dans la ville, et aussitôt la porte de la marine s'ouvrit. Il en sortit une foule nombreuse, criant ces mots : *Allahou akebar!* «Dieu est très-grand !» et exaltant et louant le nom du Seigneur. Un cercueil était porté, au milieu d'eux, sur la tête de quelques individus. On déposa peu après ce cercueil à terre, et 'Omar s'étant avancé, éleva la voix et prononça quelques prières dessus. Le cercueil fut mis en terre, puis 'Omar se retira après avoir reçu les condoléances des assistants. Ayant demandé ensuite une réponse au message (que j'avais fait parvenir), il me fut répondu : «Le scheikh est occupé à recevoir les condoléances à l'occasion de la mort de son père, qui est en Sicile: ce cercueil que tu as vu est le simulacre du sien : ce que tu as vu est la réponse à ton message ». Aussitôt que le roi fut informé de ces détails, il ordonna que le scheikh Aboul-H'assan fût retiré de sa prison et conduit à la potence de Ouadi el-Abbas **واحي العباس**, où il fut pendu. (L'infortuné scheikh) récita le livre divin jusqu'au moment où il rendit le dernier soupir.

La révolte de Sfak's contre les chrétiens entraîna celle de toutes les villes du littoral, qui s'affranchirent (ainsi) de la domination étrangère.

'Omar continua à administrer la contrée jusqu'à l'arrivée en Ifrik'ia du khalife 'Abd el-Moumen, qui vint mettre le siège devant Mahdia ¹. Aussitôt 'Omar se rendit auprès de lui avec un grand nombre de scheikhs de Sfak's, et tous lui firent leur soumission. 'Abd el-Moumen leur donna un surveillant **حافظ**, choisi parmi ses Mouah'edin, et invita

'Omar à retourner à Sfak's, en le chargeant de l'administration supérieure du pays. Il conserva cette charge jusqu'à sa mort, et son fils 'Abd er-Rah'man ben 'Omar lui succéda dans ces hautes fonctions.

Lorsque plus tard El-Mayorki arriva à Sfak's et s'en rendit maître, 'Abd er-Rah'man le supplia de lui permettre d'aller faire le pèlerinage de la Mecque, et (ayant obtenu la faveur qu'il sollicitait), il partit (pour

1 (p.137) Ces localités existent encore de nos jours. Elles ont été visitées et explorées par plusieurs voyageurs, et entre autres par M. Pellissier, consul général de France à Tripoli, qui en a parlé dans ses lettres à M. Hase, publiées dans la Revue archéologique. Elles sont indiquées sur la carte dressée au Dépôt de la guerre en 1842, le premier point sous la dénomination de *Oued Theny*, rivière de Theny. Quant à Ma'rouf ben Firouz el-Kerkhi, c'était d'après les *Tabak'ats* de El-Scher'ani, un scheikh très-renommé et très-vénéral. On va prier sur son tombeau pour demander la pluie à Dieu, et les musulmans assurent que ces prières ne manquent jamais d'être exaucées. Il naquit à Bagdad et y mourut en l'année 200. Son tombeau s'y trouve et il est vénéré et visité.

2 M. Pellissier en parle également dans ses lettres à M. Hase, déjà citées. Ce point est indiqué sur la carte du Dépôt de la guerre, 1842, sous la désignation de Sidi Maharess.

l'Orient) avec sa famille, et ne revint plus. Quelques-uns de ses enfants restèrent pourtant à Sfak's, et leurs descendants y vivent encore de nos jours ².

Nous séjournâmes à Sfak's toute la journée du jeudi, qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, fut celle de notre arrivée. Le lendemain matin, vendredi, nous quittâmes cette ville.

Nous passâmes par Thinaya **ثَنِيَا** et par Nak'etha **نَقْثَة**. Ce sont deux châteaux habités. On rapporte qu'un certain nombre des compagnons de Ma'rouf el-Kerkhi s'étaient retirés à Nak'etha pour s'y défendre et vivre à l'état de ribath, qu'ils y moururent et que leurs tombes s'y trouvent ¹.

1 (p.136) 'Abd el-Moumen el-Koumi ez-Zenati. Les auteurs arabes placent en l'année 555 la prise de Mahdia, par les troupes de 'Abd el-Moumen sur les Siciliens.

Notre étape se termina à El-Mah'ress **المحرّيس**, ancien château fort, extrêmement élevé. On en attribue la construction à Ibn el-Ar'leb. Les habitants des divers châteaux voisins viennent se réfugier dans cette place forte, à l'approche de leurs ennemis, et quand ils sont contraints de prendre les armes ².

Lorsque El-Mayork'i vint en Ifrik'ia, il passa près de Mah'ress, et voulut en faire le siège ; mais les habitants en ayant ouvert les portes, et s'étant placés en dehors pour combattre et pour se défendre, El-Mayork'i reconnut aussitôt qu'il ne pouvait atteindre

2 Suppression de sept pages et sept lignes du texte du manuscrit A. Détails biographiques sur divers personnages natifs de Sfak's et de Lebida, petit bourg dépendant de cette ville.

le but qu'il se proposait, et il passa outre pour aller attaquer d'autres châteaux. Les habitants d'El Mah'ress sont des gens de Houara (**هَوَارَة** ¹), qui, précédemment, habitaient les châteaux connus sous le nom de *K'ossour Beni Khiar* **فصور بني خيار**.

Les Arabes (qui envahirent l'Ifrik'ia sous le prince zirite El Mo'ez) les en chassèrent, et ils se transportèrent alors ici. Ce n'était à cette époque qu'un mess'djed **مَسْجِد** « oratoire », qui n'était plus affecté aux exercices religieux. Ils bâtirent tout autour des maisons, et entourèrent le tout d'un rempart. J'ai passé par les châteaux des Béni Khiair, j'ai visité ces lieux, et je me suis assuré qu'ils sont abandonnés et ruinés. Ces châteaux sont dans la montagne de Messelata **مَسَلَاتَة جَبَل**, à l'est de Tripoli.

(Retrieved on October 22, 2009 from
[http://books.google.com/books?id=LNoOo54XyDoC&pg=PA134&vq=sfax
&output=text#c_top](http://books.google.com/books?id=LNoOo54XyDoC&pg=PA134&vq=sfax&output=text#c_top))

1 (p.138) Les Houaras sont une des sept principales branches des Béranis, qui, eux-mêmes, forment l'une des grandes divisions de la nation berbère. Les Béranis qui, d'après Ebn Khaldoun, descendent de Ber, lequel descendait de Mazir', fils de Chanaan, se divisent en sept branches : les Azdadja, les Masmouda, les Houaria, les Adjissa, les Ketama, les Sanhadja et les Orir'a.